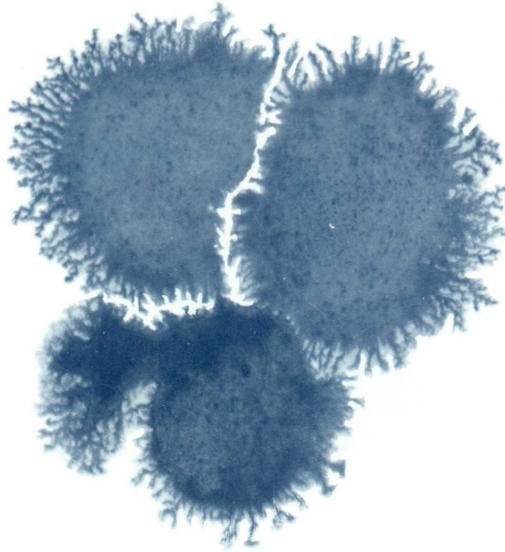


# L'intime et l'étranger



NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE  
NUMÉRO 40 AUTOMNE 1989

Gallimard

# NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

*Paraît deux fois l'an, au printemps et à l'automne.*

DIRECTEUR

J.-B. Pontalis

ASSISTANTS DE RÉDACTION

François Gantheret et Michel Gribinski

COMITÉ

Didier Anzieu, André Green,  
Jean Pouillon, Guy Rosolato, Victor Smirnoff,  
Jean Starobinski

Rédaction :

Éditions Gallimard, 5, rue Sébastien-Bottin, 75007 Paris. Tél. : 45-44-39-19.

La revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

La rédaction reçoit sur rendez-vous.

Abonnements :

*Nouvelle Revue de Psychanalyse*. Service Abonnements  
49, rue de la Vanne, 92120 Montrouge. Tél. : 46-56-89-00

Abonnements pour deux ans (4 numéros) :

France et pays de la Communauté.....	330 F
Étranger.....	357 F

Pour tout changement d'adresse, prière de nous adresser la dernière bande d'abonnement.

# L'intime et l'étranger

*nrf*

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

Numéro 40, automne 1989



## TABLE

Roger Grenier	<i>Vienne</i>	9
Gérard Régnier	<i>Les miroirs de Trieste</i>	19
Edmundo Gómez Mango	<i>L'intime pensée</i>	33
Philippe Lejeune	<i>Le journal de Cécile</i>	47
Marcel Cohen	<i>Désastres intimes</i>	61
Michel Gribinski	<i>Claudication</i>	67
Marc Le Bot	<i>L'autre main</i>	83
François Gantheret	<i>Regarder, depuis l'horizon</i>	91
Jean Clair	<i>Le sphinx de Delft et la déesse aux perles</i>	107
Friedrich Huch	<i>L'animal du rêve</i>	115
François Villa	<i>Les étrangers du jour dans l'intimité de la nuit</i>	127
Michel de M'Uzan	<i>Pendant la séance</i>	147
Christian David	<i>La quête de délimitation</i>	165
Pierre Fédida	<i>La verticale de l'étranger</i>	183
Francisco Varela et Amy Cohen	<i>Le corps évocateur : une relecture de l'immunité</i>	193
Jacques André	<i>L'inceste et la terreur</i>	213
Nathalie Zaltzman	<i>Tomber hors du monde</i>	233
Jean-Yves Tamet	<i>« Il errait, et il ne comprenait pas »</i>	251
Georges-Arthur Goldschmidt	<i>Traquer l'intime</i>	261
Jacqueline Chénieux-Gendron	<i>Bavardage et merveille</i>	273
Aline Petitier	<i>Le voyage du pauvre</i>	287
Michèle Hechter	<i>Happy birthday to me</i>	297
J.-B. Pontalis	<i>Le compartiment de chemin de fer</i>	305

\*

IN MEMORIAM MASUD KHAN (1924-1989)

par Christopher Bollas, J.-B. Pontalis, Didier Anzieu, Jean-Yves Tamet, Adam Phillips, Victor Smirnoff	333
--	-----

\*

Table, par auteurs, des numéros XXXI à XL (1985-1989)	361
---	-----



*Depuis ma prime jeunesse, je pensais que chacun, en ce monde, a son no man's land, où il est son propre maître. Il a l'existence apparente, et puis l'autre, inconnue de tous, qui nous appartient sans réserve.*

*Qui n'a pas usé de ce droit, ou en a été privé par les circonstances, découvre un jour avec surprise qu'il ne s'est jamais rencontré avec lui-même.*

Nina Berberova, *Le roseau révolté*,  
Actes Sud, p. 32-33



Roger Grenier

## VIENNE

*Nous allons porter plainte contre toutes les séparations  
dont nous avons été victimes.*

J.-B. Pontalis, *Perdre de vue*

*Et où donc est mon espoir ?*

*Et mon bonheur, qui l'aperçoit ?*

*À mon côté descendront-ils au Sheol ?*

*Nous enfoncerons-nous ensemble dans la poussière ?*

*Le Livre de Job, XVII, 15*

En se réveillant, il pensa : c'est aujourd'hui que je vais connaître Vienne.

Depuis combien d'années rêvait-il de cette ville qui avait été la capitale d'un Empire, puis un champ de ruines chargées du romantisme des lendemains de guerre ! Alida Vali dans *Le Troisième homme* ! et le romantisme des lendemains de guerre, il en avait eu sa part.

Pourtant, il n'avait jamais eu l'occasion de se rendre à Vienne, et il n'en avait jamais pris l'initiative, bien qu'il eût en ce temps une très bonne raison. Il avait attendu que le hasard agisse. Et maintenant, le hasard l'envoyait enfin là-bas. Trop tard, comme de juste.

Pour l'instant, il se trouvait sur un mauvais divan, dans une pièce glacée, à Francfort. Ingénieur dans une entreprise spécialisée dans les procédés antiviol et qui cherchait à s'imposer auprès des éditeurs et des libraires, il avait dû se rendre à la célèbre Foire du livre. Il devait en profiter pour aller voir ensuite d'autres clients à Vienne. Le séjour à Francfort n'avait pas été une partie de plaisir. Pendant la Foire, en ce temps-là, les hôtels étaient plus que complets, on attendait indéfiniment les taxis, sous la pluie de septembre. Un éditeur lui avait fait une faveur en lui passant un billet de logement chez l'habitant. Il s'était retrouvé dans une galerie vitrée. Pour y accéder, il fallait traverser une chambre occupée par un

Anglais. Si l'on avait besoin de pisser, on devait franchir en tâtonnant, en trébuchant, le territoire de l'Anglais.

Mais ce n'était pas le pire de Francfort. Tous ces livres, et surtout le quartier des humoristes, des bandes dessinées lui rappelaient le temps où, avec l'assurance de la jeunesse, il annonçait qu'il allait devenir dessinateur. Il avait bien essayé. Aucun journal n'avait semblé apprécier son trait, son humour, son sens de la caricature. On ne l'avait même pas encouragé à persévérer, à travailler. Et maintenant, il vendait des petites pastilles magnétiques contre le vol de ces livres qui n'arboreraient jamais son nom sur leur couverture.

Dieu qu'il faisait froid! Il sortit de sous la couette, prit sa trousse de toilette, traversa la noire caverne de la chambre voisine où l'autre dormait encore, soufflait régulièrement tout au moins, pour gagner la salle de bains. Ses gestes étaient maladroits. En fixant une lame sur son rasoir, il s'ouvrit un doigt. Le sang se mit à gicler. Il dut le laisser un bon moment sous un jet d'eau froide, trouva par chance un bout de sparadrap dans sa trousse de toilette. Il revint à la pièce vitrée par le même chemin ténébreux, pour finir de s'habiller et fuir au plus vite cet endroit maudit. Dès qu'il serait parti, cela irait mieux. Vienne serait au bout du chemin. Vienne, ce nom qu'il avait répété dans sa tête tant et tant, comme un soupir amoureux.

Dehors, il faisait encore nuit. L'aube tardait. Le sol luisait d'une pluie récente. Portant sa valise, il gagna la station de taxis qu'il avait repérée, sur une place voisine. Trois taxis attendaient. Tous trois avaient un crêpe noir noué à la poignée de la portière du conducteur. L'explication était qu'un chauffeur avait été assassiné la veille. Un taxi en deuil le conduisit à l'aéroport.

Le jour se levait lentement. Un retard était annoncé.

Quand il quitta la salle d'attente, le soleil apparut un instant, vite caché par les nuages. Et immédiatement, il commença à pleuvoir. L'avion, à hélices, était de dimensions modestes et ne semblait pas neuf. Quinze ans plus tôt, c'était par le train qu'elle arrivait de Vienne. Il n'était pas question d'avion. Elle ne lui avait jamais permis de venir l'attendre à la gare de l'Est, parce qu'elle ne savait jamais si elle viendrait seule, ou avec son mari. Maintenant, il avait tout ce voyage pour retrouver ses souvenirs. Mais à peine l'avion avait-il atteint son altitude de croisière, il se mit à somnoler.

Il fut réveillé par les haut-parleurs. Une annonce en allemand qu'il ne comprit pas. Les voyants ordonnant d'attacher les ceintures et de ne plus fumer s'allumèrent. L'avion commençait sa descente. Déjà arrivé? Non, un moteur était tombé en panne et on se posait à Munich. On annonça que l'on allait réparer et qu'il faudrait attendre. Combien de temps? On ne pouvait pas le dire. Il s'amusa à se raconter que décidément, il n'atteindrait jamais Vienne. Une malédiction pesait sur cette ville. Un cercle enchanté en interdisait l'accès. Le Ring, bien sûr. On lui donna un bon pour une boisson gratuite.

L'idée de malédiction lui fit prendre soudain conscience d'une erreur de sa mémoire. Ce n'était pas la faute du hasard s'il n'était jamais allé à Vienne. Éliane lui avait interdit une fois pour toutes d'y venir. Vienne, c'était la vie avec son mari. Il n'avait rien à y faire. Elle ne pourrait pas le voir et sa présence ne pourrait que provoquer une catastrophe. « Et si je venais pour t'enlever ? » Éliane souriait et haussait les épaules. C'était comme si elle lui avait reproché : « Pourquoi dis-tu des bêtises ? »

La salle d'attente était peu confortable. Il n'avait qu'un seul livre sous la main, *Les Affinités électives, Die Wahlverwandtschaften*, qu'il avait emporté dans une édition bilingue, avec l'intention de rafraîchir son allemand, puisqu'il en avait besoin pour ses affaires. Otilie et Eduard, n'ayant pu vivre pleinement leur amour, en meurent. Lui n'en était pas mort, et Éliane non plus. Mais il était tout à fait abusif de trouver une ressemblance entre les deux histoires. Il n'avait établi un rapport, involontairement, que parce que désormais son esprit était entièrement obsédé. Et d'abord Otilie était si jeune, presque une enfant ! Il n'y avait vraiment rien de commun. Mais la perspective de poser enfin les pieds sur les pavés de la ville impériale avait suffi pour ranimer l'image de cette femme qui, pendant un certain temps, l'avait au sens propre empêché de dormir. Les contretemps rencontrés en route ne faisaient qu'aviver sa nostalgie.

L'attente se prolongeait. On servit à déjeuner aux passagers. Lorsque les compagnies aériennes vous offrent un repas, c'est mauvais signe. L'après-midi était déjà commencé quand l'avion repartit. Cette fois, avec un peu de chance, il y arriverait. L'appareil survolait la plaine, en longeant de loin, sur sa droite, la chaîne des Alpes. Les montagnes étaient brunes, bleues et blanches. De gros nuages noirs, aussi gros que les pics, couraient dans leur ciel. Il se demanda quelle partie de la montagne s'offrait ainsi en spectacle. Sans doute les massifs du côté de Berchtesgaden ou de Salzbourg, et derrière elles, le Tyrol. C'était quelque part, là-bas, à Kitzbühel, qu'il avait vu Éliane pour la première fois. Il n'y avait pas pensé tout de suite, avec ce ciel qui était en train de devenir comme de l'encre. Ce jour lointain, le paysage était lumineux, baigné de soleil, le ciel d'un bleu intense. Éliane, l'hiver, la couleur de sa peau la faisait prendre pour une métisse.

Un violent orage éclata. Des éclairs déchiraient toute la surface du ciel et s'abattaient sur les sommets. L'avion fut secoué par des turbulences. C'était un peu effrayant, mais si beau à voir, une somptueuse mise en scène, une sorte d'opéra grandiose pour son entrée en Autriche. Il ironisa sur lui-même. Ce grand opéra wagnérien... Son genre, c'était plutôt la tonalité douce et funèbre du *Voyage d'hiver*, à la rigueur le martèlement, la marche désespérée du mouvement lent du trio opus 100.

Kitzbühel... Il faut dire d'abord que, malgré sa passion pour le ski, il avait la phobie des remontes-pentes à archets que l'on trouve dans les stations suisses et autrichiennes. En France, pays d'individualistes, c'était le système solo, la perche

entre les jambes, l'assiette en caoutchouc bien calée sous les fesses. Avec l'archet, on monte à deux, cramponnés à la barre centrale, et il y en a toujours un qui déséquilibre l'autre. Les skieurs helvètes et autrichiens ne semblaient pas en souffrir. Ils se laissaient tirer paisiblement, deux par deux, « comme les vers classiques et les bœufs », ainsi que le disait il ne savait plus quel poète à propos de quelque chose qui n'avait sûrement aucun rapport avec le ski. Mais lui haïssait ces engins. Quand il n'y avait pas trop de queue, il inventait toutes sortes de ruses pour monter seul, cramponné tant bien que mal à l'archet pour deux. Ce jour-là, il n'avait pu y échapper. Une femme avait déjà pris place au départ. Il fit semblant de rajuster un gant, avec l'intention de la laisser partir seule. Mais le perchman lui cria un ordre guttural, tandis que, derrière lui, on le poussait. Il se retrouva à côté de la femme, embarqué. Elle à gauche, et lui à droite.

Au début, bien qu'il fut horriblement crispé, les choses se passèrent à peu près normalement. Aucun des deux skieurs ne parlait. C'était une façon de faire assez habituelle. De temps en temps, il jetait un regard de côté. Elle avait un très joli profil, le nez parfait, même pas rougi par le froid. Mais, à un moment où la pente devenait plus forte, il sentit ses skis partir vers l'extérieur, et il fit de grands efforts pour les garder dans les traces. Il s'écartait et se rapprochait du corps de sa voisine, sans reprendre son équilibre. Et soudain, la catastrophe : ses skis passèrent par-dessus les spatules de l'autre. Les deux skieurs tombèrent. La femme fut traînée un moment par la perche, avant d'aller s'enterrer dans la neige poudreuse. Il se releva, remonta la pente pour aller à son secours. Seule, en essayant de se redresser, elle ne réussissait qu'à s'enfouir davantage. Il bredouilla du très mauvais allemand pour s'excuser. Elle cria, en bon français :

– Je vous hais!

Mais elle se radoucit et parut amusée.

– Pour être si maladroit avec ces engins, j'aurais dû me douter que vous n'étiez pas du pays.

Un léger accent germanique donnait à sa voix une tonalité sourde. Il sut plus tard qu'elle était parisienne, mais vivait à Vienne. Quand elle eut secoué la neige et retiré ses lunettes de soleil pour les essuyer, elle enleva son bonnet d'un geste brusque. Elle était brune, le teint mat et pourtant lumineux, pas très grande, pas très jeune. Mais, telle qu'il la voyait, il en fut ébloui. Aucune femme ne lui avait jamais paru aussi séduisante.

– Il ne nous reste plus qu'à redescendre ensemble, dit-elle.

Il l'entendit à peine, fasciné par l'extrême vivacité de ses yeux noirs.

Heureusement pour son amour-propre, il descendait mieux qu'il ne montait, et elle-même, skis serrés, avait un très joli style, pas tout à fait classique, avec une touche personnelle. Le soir, il lui offrit un verre pour se faire pardonner. Elle confia que, pour une fois, elle était venue seule à Kitzbühel. Il dit que lui aussi était seul, ce qui était un mensonge, parce qu'il était arrivé avec un voyage de

groupe, aux conditions économiques. Il y avait même une étudiante frisottée qui semblait disposée à lui tomber dans les bras. Comment s'appelait-elle? Geneviève ou Gisèle? Pendant le reste du séjour, il abandonna ses compagnons pour skier avec Éliane. Ils évitaient autant que possible les tire-fesses à archet, en faisant parfois de grands détours dans la montagne, par des téléphériques et des télésièges.

Voilà comment cela avait commencé. Mais jamais, par la suite, ils n'avaient pu retourner skier ensemble.

Tandis que le soir tombait, on ne voyait plus que des collines, des forêts, des plaines. Les montagnes étaient déjà loin en arrière. À Kitzbühel, les premières fois où ils s'étaient trouvés dans un lit, elle lui avait lancé :

– Comme tu es jeune!

Et pourtant, c'était elle qui lui paraissait juvénile, avec son corps brun, si mince, à part les seins plutôt volumineux. Dans l'amour, elle prétendait n'aimer que lui donner du plaisir, et quand elle arrivait au but la première, elle feignait d'être confuse, et cela les faisait rire.

On annonça que l'avion commençait sa descente. Les oreilles lui firent un peu mal. Ce long glissement vers le bas, dans la nuit, lui faisait l'effet d'une plongée vers le Sheol, la Fosse. Pourquoi? Il savait pourquoi. Parce que le temps de son amour appartenait au royaume des morts.

Quand l'appareil se posa, il pleuvait à torrents. Il se laissa porter par le car, dans la nuit, dans la pluie, sans rien voir de la ville d'Éliane.

À l'époque où elle venait à Paris, elle le prévenait par télégramme. Mais lui ne connaissait pas son adresse. Il lui écrivait poste restante. Puis elle avait trouvé que c'était compliqué et lui avait demandé de faire parvenir son courrier, sous double enveloppe, à une Frau Simmel, 26, Josefstädterstrasse, sans lui dire jamais qui était cette Frau Simmel. Longtemps ils s'étaient écrit, même après qu'elle eut cessé de venir le voir. Mais cela aussi avait pris fin. Au début, il voulait tout. Au fil du temps, il avait appris à se contenter de peu, puis de rien. Les lumières de la ville se multipliaient sous la pluie.

Son hôtel était dans le centre, pas loin de l'endroit où l'avait déposé le car. Il avait acheté un plan. Éliane avait vécu quelque part, dans une de ces rues concentriques. Il prit possession de sa chambre et, comme il pleuvait toujours et que c'était à peu près l'heure du dîner, il descendit au restaurant de l'hôtel. Sans doute trop tôt, car la salle était encore vide. Pendant son dîner, elle se remplit lentement : des couples, des familles, et aussi deux autres solitaires, mais la solitude n'était pas affichée sur leur visage. Quand il eut fini, il vit qu'il ne pleuvait presque plus, et il décida de faire un tour. Voilà, ses pieds se posaient sur le pavé de Vienne. Dans les rues de Paris, Éliane semblait courir. On eût dit qu'elle ne touchait pas terre.

Il fit quelques centaines de mètres et la pluie se remit à tomber. Alors que même la grande avenue qu'il parcourait était mal éclairée, il aperçut une vive

lumière, au bout d'une ruelle. Il marcha dans cette direction. La lumière venait d'une petite place, fouillée par de forts projecteurs qui rendaient visible l'eau tombant du ciel en raies continues. Des policiers en uniforme en interdisaient l'accès à quelques curieux qui se pressaient là, malgré le temps.

À ce moment même, un homme traversait cette petite place vieillotte et assez sinistre, malgré l'éclairage. Un homme d'autrefois, avec une barbe noire. Il portait un gibus. Les épaules voûtées, le regard baissé vers le sol boueux.

Quand il fut arrivé de l'autre côté, il y eut des cris, des ordres en anglais, en américain plutôt. L'homme d'autrefois revint sur ses pas. Il fallait une nouvelle prise. Car, bien sûr, c'était un film que l'on tournait.

Les machinistes s'affairaient pour changer quelque chose. En attendant, l'homme coiffé du haut-de-forme, l'acteur, sans se soucier de la pluie, vint traîner en direction de l'entrée de la ruelle, tout près de l'endroit où les policiers contenaient le public. Quels yeux il avait! Des yeux bleus très clairs, semés de paillettes dorées. Malgré la barbe, il était impossible de ne pas le reconnaître. Montgomery Clift! Et soudain, le voyageur se souvint de ce qu'il avait lu dans la presse. C'est bien de moi, se dit-il, j'arrive à Vienne, après tant d'années, tant de tourments, devrais-je dire aussi tant d'actes obscurs, d'insatisfaction, une disposition constante à rater sa vie. Et sur qui je tombe, dès le premier soir? Sur Sigmund Freud!

John Huston tournait enfin son film, après des démêlés avec Sartre qui avaient défrayé la chronique – le scénario de Sartre était dix fois trop long. Il y eut un ordre et le public fut invité à se tenir silencieux. Monty Clift avait repris ses marques. Sous la pluie glaciale, il traversa de nouveau la place. Surgi d'on ne sait où, un fiacre traîné par deux chevaux blancs le suivait, faisant gicler la boue.

Dites-moi, docteur Freud, pourquoi n'ai-je aimé que cette femme lointaine, la femme d'un autre? Celle qui se tenait cachée au cœur de votre ville, et ce n'était pas seulement la distance qui nous séparait, mais le temps. Je ne veux pas penser à ce qu'elle est aujourd'hui, à supposer qu'elle vive encore, et pourtant, rien que de me trouver ici, dans ces rues qui ont oublié son parfum, j'ai la gorge sèche.

La prise devait être bonne. Les gros projecteurs s'éteignirent. Les cinéastes n'étaient plus que des ombres. Montgomery Clift et quelques autres étaient montés s'abriter dans une roulotte, située de l'autre côté de la place, hors du champ. Restaient quelques techniciens, tous vêtus de cirés gris. Des fantômes.

Il retourna vers son hôtel, en marchant parfois dans des flaques. À Paris, Éliane prenait toujours une chambre au Terminus de la gare de l'Est, mal nommé puisqu'elle allait repartir au bout de deux ou trois jours. Elle pouvait dire qu'elle était malheureuse, se plaindre de la façon dont se comportait son mari, infidèle, dépensier, la traitant comme une esclave, comme un meuble, la pesanteur de la vie lui faisait toujours différer la rupture.

Le lendemain, tandis qu'il pleuvait encore par moments, il alla voir ses clients.

La corvée. Il se rappelait avec honte la façon dont il s'était présenté à Éliane : un artiste, ou tout au moins un futur artiste. Quand elle lui avait demandé s'il était aux Beaux-Arts, il avait même répondu : « Non, mais j'y songe. » Tandis qu'elle ne lui avait jamais menti. Un jour qu'elle se plaignait, à juste titre sans doute, de son mari, et qu'il lui demandait pourquoi elle ne se décidait pas à le quitter, elle lui avait dit :

– De toute façon, si je le quitte, je ne viendrai pas vivre avec toi. Tu es trop...

Elle s'était reprise :

– Je suis trop vieille.

Puis, passant ses doigts sur les tempes, comme pour écarter une mèche :

– Regarde! Je commence à avoir des cheveux blancs.

Sa voix quand elle avait dit cela. Ce dont il se souvenait toujours le mieux, quand il essayait de retrouver un être du passé, c'était la voix.

Entre deux rendez-vous professionnels, il s'aperçut, en consultant son plan, qu'il n'était pas loin de la Josefstädterstrasse. Il ne put s'empêcher d'y aller voir. Mais il ne trouva pas trace de Frau Simmel. Il resta quelques instants à contempler la façade et la porte d'entrée. Voilà où aboutissaient ses lettres, et où elle venait les chercher. Les réponses d'Éliane étaient brèves, le plus souvent. Mais, pour une grande part, elles avaient commandé sa vie.

Tout en marchant, le plan à la main, en cherchant à s'orienter, il aurait voulu prendre la ville à témoin. Mais les passants ne savaient pas à quel point il avait aimé cette femme. Dans les rues de Vienne, si peu animées, alors qu'ici c'était autrefois la capitale d'un puissant empire, il fut peu à peu envahi par un sentiment qu'il avait du mal à nommer. Tristesse, nostalgie, jalousie? C'est là qu'elle avait vécu comme s'il n'existait pas, avec d'autres soucis, d'autres plaisirs, d'autres hommes peut-être. Elle disait volontiers qu'elle avait besoin de connaître toutes sortes de gens. Elle parlait d'un ami à elle, un Français, de façon pas très claire. Elle avait raconté une excursion au cours de laquelle ils s'étaient aventurés par mégarde dans une zone contrôlée par les Soviétiques. Ils avaient été arrêtés, détenus pendant une journée, gardés par des soldats. À la façon dont elle relatait cet incident, on comprenait qu'elle avait eu peur, mais qu'en même temps, elle s'était amusée.

Sous les arcades de l'Opéra, des affiches annonçaient *Le Chevalier à la rose*. Éliane rappelait souvent avec fierté qu'elle avait assisté à la célèbre soirée d'inauguration de l'Opéra, détruit par les bombes et reconstruit comme avant, comme s'il n'avait jamais été un tas de ruines. Elle était inculte en littérature, elle n'avait presque rien lu, enfin rien de bon, mais elle aimait la musique en connaissance. Parfois, elle arrivait de Vienne en lui apportant un disque. *Verklärte Nacht, La Nuit transfigurée...* Il se récita :

*Zwei Menschen gehn durch kahlen, kalten Hain...*

Deux êtres vont à travers le froid bosquet dénudé...

Et s'il allait voir, ce soir, *Le Chevalier à la rose*? Mais il ne devait plus rester de places. Malgré l'âge, Éliane ne ressemblait pas à la maréchale, lorsque à la fin, résignée, elle joint les mains d'Octavian et de Sophie. Une fois, une seule fois, alors qu'elle disait qu'elle serait bientôt une vieille femme, alors qu'il ne restait plus rien de charnel dans leur amour, qu'ils se voyaient encore, de temps à autre, mais évitaient de se toucher, il avait hasardé, d'un ton qu'il voulait léger :

– Et si je me mariais?

On eût dit qu'une pluie de cendres était tombée sur le visage d'Éliane.

– Tu parles dans l'abstrait, ou tu penses à quelqu'un?

Sa réponse, emberlificotée, avait été que c'était un peu les deux. Il ne pouvait rester éternellement seul et il avait rencontré une femme qui, s'il finissait par se décider, lui semblait celle qui lui conviendrait. Non, conviendrait était un mot trop ordinaire. Celle qui... Il finit par dire :

– Elle m'attire.

Il ne savait comment s'y était pris Éliane. En quelques semaines, elle avait réussi à lui sortir de la tête l'envie de se marier et à rejeter dans les limbes celle dont il disait : « Elle m'attire. »

De façon moins ouverte, peut-être encore plus subtile, chaque femme qui devenait trop présente avait été effacée, gommée. Et il était resté seul.

Un peu fatigué, il alla reposer ses jambes dans un café vieillot, toujours dans le centre. Le coin était peut-être trop touristique. À travers les glaces, il voyait une fontaine et des calèches attendant les étrangers. Il se répéta qu'il était à Vienne. Et seul. Sa vie était jouée. Il compta depuis combien d'années elle ne lui avait plus donné de nouvelles. Six ans. Des êtres que l'on a aimés, on ne sait pas s'ils sont encore en vie ou dans la tombe. Quelle idée révoltante! Comment le gentil Nerval avait-il pu en faire une sorte de ritournelle?

Où sont nos amoureuses?

Elles sont au tombeau...

On n'arrive même plus à se souvenir comment les relations se sont effilochées, comment ce grand amour qui semblait la justification de la vie s'est dissipé dans les airs, telle une mer intérieure qui s'évapore et ne laisse qu'une croûte de sel. Il fit un grand effort de mémoire pour retrouver comment s'étaient passées les dernières fois. En vain.

Il se leva pour aller aux toilettes. Elles étaient situées, comme la plupart du temps, près des cabines téléphoniques. Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt? Il s'empara d'un annuaire. Kurt Eisendle. C'était le nom de son mari. Elle l'avait connu en France, où il s'était réfugié après l'Anschluss. Il était architecte. Ils s'étaient mariés à la veille de la guerre. Ils n'avaient pas eu d'enfants.

On ne trouvait pas de Kurt Eisendle dans l'annuaire alphabétique, et pas

d'architecte de ce nom dans celui des professions. Cette recherche était absurde. L'Autrichien était plus vieux que sa femme. Il avait pu mourir, et elle quitter le pays, rentrer en France... Ce n'était qu'une hypothèse. On pouvait en imaginer bien d'autres.

Le soir, il eut envie de revoir le tournage du film, Freud, Monty Clift, Huston, et il partit dans les rues, cherchant au hasard. Il ne pleuvait plus. Une fois, c'était vers la fin, alors que le mari d'Éliane l'avait accompagnée à Paris, elle avait réussi à s'échapper, lui-même avait quitté son travail, et ils étaient allés voir un film, de John Huston justement, *African Queen*, dans un cinéma du Quartier Latin. Il avait été bouleversé par Katherine Hepburn. Bien qu'il n'y eût aucune ressemblance apparente entre les traits de l'actrice, sa rousseur, et ceux de la brune Éliane, il y avait un rapport, qui le prenait à la gorge, et il n'osait pas tout à fait se formuler que c'était l'imminent adieu à la jeunesse.

Après avoir vu avec elle *African Queen*, chaque fois qu'il lui arrivait de passer devant ce cinéma, rue des Écoles, il était légèrement ému, comme s'il croisait un lieu de pèlerinage. Puis un jour, plus de cinéma. On avait installé à la place un self-service.

Il commençait à se dire qu'il se conduisait de façon absurde, que les cinéastes n'avaient pas forcément un tournage de nuit, quand il aperçut les lumières des projecteurs. Le lieu de tournage n'était plus une place, mais une petite rue, la Magdalenastrasse. Les cinéastes ont transformé cette honnête petite rue en quartier réservé, style 1890. Une vingtaine de filles de joie, en costume d'époque, arpentent le trottoir. Les décorateurs ont maquillé les boutiques, rajouté de vieilles enseignes, des becs de gaz. Montgomery Clift traîne par là. Il n'est pas encore habillé en Freud. Il porte une épaisse chemise rouge. Il n'a gardé de son rôle que la barbe, car elle n'est pas postiche, il l'a laissé pousser pour la cause. Puis il va s'enfermer dans sa caravane. Quand il en ressort, il est de nouveau Freud : la redingote, le gilet, la chaîne de montre. Ses épaules se voûtent. Il est devenu un médecin juif, souvent humilié, dans la Vienne antisémite d'antan.

Silence, on tourne. À travers ce quartier malfamé, Freud a suivi une de ses malades, Cecily Koertner. L'actrice est une très jeune Anglaise, aux longs cheveux blonds, toute rose, qui s'enfuit en courant, faisant voler ses dessous de dentelle. Pourquoi penser à Éliane, dont elle est tout le contraire ? Quelque chose dans la silhouette, dans la légèreté peut-être. La finesse des chevilles. Il se répéta qu'aucune femme n'avait jamais eu autant de charme qu'elle. Il se souvint de sa bouche rieuse.

Il était plus de minuit quand le tournage prit fin. Restant jusqu'au bout, il se perdait une fois de plus dans sa propre histoire. Pourquoi accuser Éliane ? Elle n'a jamais pleuré, ne l'a jamais menacé. Parfois même, il lui est arrivé de dire :

– Je comprends.

Kitzbühel, c'était au lendemain de la guerre. Dix ans plus tard, elle avait cessé

de donner de ses nouvelles. Depuis, les années passaient, mais, comme une feuille de papier qui garde à jamais la trace d'une pliure, il avait conservé la même attitude envers les femmes, comme au temps où, sans le dire, elle lui interdisait d'aimer. Était-ce vraiment à cause d'elle que toutes ses velléités d'amour avaient tourné court? Il tombait amoureux, et puis cela s'éteignait. Il se dit qu'il aurait bien besoin de Freud, mais que tout ce qu'il avait mérité, c'était d'en rencontrer un faux, ce fantôme qui s'agitait sous les projecteurs. Vrai ou faux, n'était-ce pas pareil, en fin de compte? Ce dont il avait besoin, c'était de demander : « Pourquoi? » Pourquoi était-il ainsi, pourquoi avait-il mené sa vie de façon absurde, pourquoi en était-il réduit à vendre des petites pastilles magnétiques contre les charardeurs de bouquins? La réponse importait peu, puisque, même s'il y avait une explication, il n'y aurait pas de remède. Autrefois peut-être. Et encore, il en doutait. De toute façon, il était trop tard.

Monty Clift réapparut avec sa grosse chemise rouge. À part la barbe, ce n'était plus Freud, mais le cow-boy des *Misfits*, ce film crépusculaire. Personne, en cet instant, ne pressent la prochaine et ultime métamorphose de l'acteur. Freud sera son dernier rôle, son dernier film. Il mourra peu après.

À regret, il quitta la petite rue rendue à son obscurité. Il ne savait plus très bien dans quelle direction se trouvait l'hôtel et il dut consulter son plan pour se repérer. Il avait soudain envie de pleurer sur le passé, sur le présent et sur l'absence de futur. Dans une rue déserte, il vit apparaître, venant à sa rencontre, une femme en manteau vert. Elle portait des talons hauts, un peu de fourrure au col de son vêtement. On pouvait imaginer ainsi une aristocrate viennoise, avec ce qu'il convient de déchu, de fatigué. Encore une fois, il pensa à Éliane. Lorsqu'il croisa la femme, elle l'invita d'un signe de tête. C'était une prostituée. Mais si distinguée...

Le lendemain, il rentra à Paris. Au bureau, on lui demanda :

- Alors, comment s'est passé ce voyage à Vienne? Et le Danube? Tu as vu le beau Danube bleu?

- Le Danube? C'est trop bête. Je n'y ai pas pensé une seconde. J'ai oublié.

ROGER GRENIER

Gérard Régnier

## LES MIROIRS DE TRIESTE

*Maledetta la sia questa guerra  
Che m'ha dato sì tanto dolor'  
Il tuo sangue donato a la terra  
Ha destrutto la tua gioventù...*

Chant populaire du Frioul

Je n'y comprenais rien : la mer aurait dû se trouver à main gauche. J'avais toujours imaginé Trieste comme un balcon posé sur l'Adriatique. De ce perchoir perdu, on embrassait doucement l'Occident et son long déclin. Vision de fin du monde heureuse, le soleil carmin s'enfonçait sous les flots. Mais voilà, me disait-on, l'eau devait s'étendre de l'autre côté. Au-delà du moutonnement des arbres couleur jaune Empereur et rouge cardinal du *Carso*, l'humidité de novembre posait des vélatures légères sur les collines, des glacis de bleu et d'orange qui éclairaient *sotto voce* le fond des vallées qui les supportaient. De la voiture, un court instant j'avais entrevu la masse grise d'un château sans grâce et sans époque. On était à Duino. La Tour des créateurs des Postes était aussi laide et rebutante que les bâtiments industriels ou les *alberghi* années 50 qui s'étaient succédé depuis l'aéroport. Bizarres, peints sur un panneau de bois fiché sur le remblai, deux jambes noires et le mot « Rilke ». Le tourisme était allé jusque-là. Et puis cette mer qui s'obstinait à se trouver du mauvais côté...

Le chauffeur m'indiquant soudain, d'un geste de la main, la frontière de la Yougoslavie, ne fit qu'ajouter à ma confusion. À un carrefour, un panneau qui indiquait Venise sur la gauche et Gorizia sur la droite porta ma désorientation à son comble. J'entrais dans un lieu qui se trouvait nulle part. Il m'était arrivé qu'une rue m'échappe, qu'une place se refuse à me laisser entrer, mais c'était la première fois qu'une ville entière se dérobaît à moi.

Toute la soirée, l'impression ne me quitta pas que je ne me trouvais pas dans la bonne ville. Mais non ; je voyais ses habitants, je les entendais parler leur dialecte : j'étais dans le reflet de ce qui avait été Trieste. La nuit tombée, alors que j'allais marcher sur la digue, la lune, basse sur la mer et voilée par la *foschia* semblait l'éclat affaibli dans un miroir d'étain terni, le fantôme d'une lune réelle dont je n'arrivais pas à situer la position dans le ciel. Peut-être se trouvait-elle sous l'horizon, et ne percevais-je d'elle que le mirage. La *quadratura* austère du *castrum*, dont l'ordre, pour une fois, ne me disait rien, était un échiquier dont on aurait, je ne sais comment, changé la symétrie. Quelque chose manquait. À y réfléchir, ce qui avait été déplacé et qui laissait un vide, c'était un équilibre entre deux espaces, un subtil et satisfaisant rapport de deux étendues. À Padoue, à Vérone, à Vicence, il y avait toujours eu, reflets l'une de l'autre, ces deux places monumentales, autour desquelles la ville s'était disposée : la *Piazza delle Erbe*, où se réunissaient et discutaient les gens du commun et la *Piazza dei Signori*, déserte et solennelle. À Venise même, dilué dans le lacin des rues, l'effet avait été gardé : il y avait la Place Saint-Marc, où n'eussent dû, n'était l'effet du tourisme, se rencontrer que quelques notables, et le Rialto, où s'affairait la foule innombrable des marchands et des acheteurs. Ici les produits, les marchandises, les négoce, la corruption des choses et des paroles, là les blasons, les emblèmes, les titres, l'incorruptibilité du lignage et le saisissement du silence. Ce principe de deux aires articulant l'espace de la cité, l'une ouverte au tout-venant et l'autre refermée sur quelque privilège, me paraissait obéir à un besoin profond de l'âme, à la nécessité d'équilibrer le commerce avec son prochain et le retrait dedans soi-même, tout comme à l'équilibre heureux entre nature et culture, entre ces herbes dont le troc permettait en effet l'évasion des paroles, la satisfaction des besoins (et même, peut-être, eût-ce été du chanvre ou des champignons, l'ouverture vers le rêve), et ces seigneurs, invisibles, mais dont on ressentait derrière les façades le rayonnement toujours présent. Ici, à Trieste, la Place était solitaire, imposée par le principe de cet Empire bicéphale qui avait prétendu en ce lieu rédupliquer sa capitale et l'ouvrir à la mer. On y posait l'autorité d'un être singulier, le Roi, dont la loge devait bien se trouver quelque part, dans l'axe de ce *theatrum* mais qui demeurerait vide, et à jamais. Il n'y avait jamais eu de sujet dans ce royaume, qui affirmait par ailleurs si fort sa primauté, sa prééminence et sa centralité. Tout aussi déroutant que cet effet de dérobade ou de soustraction, m'était l'effet de *déjà vu* des nombreux monuments et le fait que, réduits par rapport à leur modèle, ils me semblaient tenus comme à distance, et du même coup, par cet imperceptible changement d'échelle qui vous pousse à comprendre qu'ils n'appartiennent plus au même monde, tenus hors de portée de la main. Ainsi, sur cette Place centrale, cette Fontaine des Quatre Continents, qui rappelait la *Piazza Navona* – mais miniaturisée et qu'un esprit malin avait légèrement déplacée sur la droite de la place, à des fins de restauration était-il précisé, mais sans nul doute aussi, pour ajouter à la désorientation du

- |    |  |    |  |
|----|--|----|--|
| 1  | <i>Incidences de la psychanalyse</i>       | 20 | <i>Regards sur la psychanalyse en France</i> |
| 2  | <i>Objets du fétichisme</i>                | 21 | <i>La passion</i>                            |
| 3  | <i>Lieux du corps</i>                      | 22 | <i>Résurgences et dérivés de la mystique</i> |
| 4  | <i>Effets et formes de l'illusion</i>      | 23 | <i>Dire</i>                                  |
| 5  | <i>L'espace du rêve</i>                    | 24 | <i>L'emprise</i>                             |
| 6  | <i>Destins du cannibalisme</i>             | 25 | <i>Le trouble de penser</i>                  |
| 7  | <i>Bisexualité et différence des sexes</i> | 26 | <i>L'archaïque</i>                           |
| 8  | <i>Pouvoirs</i>                            | 27 | <i>Idéaux</i>                                |
| 9  | <i>Le dehors et le dedans</i>              | 28 | <i>Liens</i>                                 |
| 10 | <i>Aux limites de l'analysable</i>         | 29 | <i>La chose sexuelle</i>                     |
| 11 | <i>Figures du vide</i>                     | 30 | <i>Le destin</i>                             |
| 12 | <i>La psyché</i>                           | 31 | <i>Les actes</i>                             |
| 13 | <i>Narcisses</i>                           | 32 | <i>L'humeur et son changement</i>            |
| 14 | <i>Du secret</i>                           | 33 | <i>L'amour de la haine</i>                   |
| 15 | <i>Mémoires</i>                            | 34 | <i>L'attente</i>                             |
| 16 | <i>Écrire la psychanalyse</i>              | 35 | <i>Le champ visuel</i>                       |
| 17 | <i>L'idée de guérison</i>                  | 36 | <i>Être dans la solitude</i>                 |
| 18 | <i>La croyance</i>                         | 37 | <i>La lecture</i>                            |
| 19 | <i>L'enfant</i>                            | 38 | <i>Le mal</i>                                |
|    |  | 39 | <i>Excitations</i>                           |
|    |  | 40 | <i>L'intime et l'étranger</i>                |

À paraître au printemps 1990

# L'intime et l'étranger

Avec la psychanalyse, cette « épreuve de l'étranger », la relation entre l'intime, le plus intérieur, et le xenos, qui serait à maintenir hors de « chez nous » ou à n'accueillir qu'avec prudence, ne peut plus être pensée comme une simple opposition.

L'expérience du rêve, comme celle du transfert, ne montre-t-elle pas que c'est dans la relation avec l'inconnu que se dévoile le plus caché de soi, dans la rencontre avec un étranger que peuvent se dire l'étranger à soi et le plus intime de soi ?

Le lecteur est ici entraîné à Vienne et à Trieste, du côté de Vermeer et auprès de sainte Thérèse d'Avila, il feuillette un journal-herbier, s'émerveille du haïku, traverse ponts et frontières. Au terme d'un voyage en chemin de fer, il ne saura plus guère où commence l'intime et où finit l'étranger.

*Textes de :* JACQUES ANDRÉ, JACQUELINE CHÉNIEUX-GENDRON, JEAN CLAIR, MARCEL COHEN, CHRISTIAN DAVID, PIERRE FÉDIDA, FRANÇOIS GANTHERET, GEORGES-ARTHUR GOLDSCHMIDT, EDMUNDO GÓMEZ MANGO, ROGER GRENIER, MICHEL GRIBINSKI, MICHÈLE HECHTER, FRIEDRICH HUCH, MARC LE BOT, PHILIPPE LEJEUNE, MICHEL DE M'UZAN, ALINE PETITIER, J.-B. PONTALIS, GÉRARD RÉGNIER, JEAN-YVES TAMET, FRANCISCO VARELA, FRANÇOIS VILLA, NATHALIE ZALTZMAN.

*In Memoriam :* MASUD KHAN (1924-1989)



89-XI-A-71782-15 ISBN 2-07-071782-8

120 FF tc